

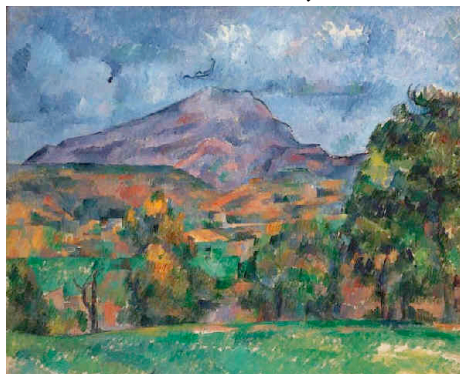
BIBEMUS-PLAZA

La journée du **jeudi 1^{er} juillet** fut longue, belle, chaude et riche en péripéties. **Benjamin, mon filleul bis** venait de me reconduire à la gare TGV d'Aix en Provence. Le train de 16H18 qui arrivait 3

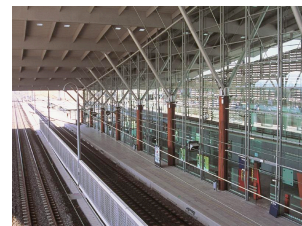


heures plus tard à Paris devait largement me laisser le temps de passer à la maison, d'y prendre une douche et de filer ensuite au **Plaza Athénée**, dans le jardin duquel, **mon filleul en titre, Emmanuel**, en petit comité et, pour la première fois avec **Marilou**, fêtait son 48^{ème} anniversaire.

Nous avions un peu d'avance et nous attendions sur le quai dans de bonnes conditions climatiques. Soudain un haut-parleur annonça, comme si de rien n'était, que le train avait **1H30 de retard**. Nouvelle brutale, sans vaine explication. Il n'y avait plus qu'à attendre et **patatras, l'anniversaire, le Plaza et**



ma langue qui salivait déjà, tout tombait à l'eau. Révolte inutile et voyageurs réduits à l'état de « **mutins de Panurge** ». Nous serions sans doute remboursés mais pour moi le miracle n'aurait pas lieu et le plaisir, à 700 Km de distance, de passer **d'un frère à l'autre**, disparaissait.



Une seconde annonce redonna, alors, un peu de moral aux troupes : Un nouveau train allait arriver, dans un quart d'heure environ, mais il n'y aurait plus **de places réservées** et chacun était invité à s'armer de patience, de compréhension et de **débrouillardise**. **Benjamin** partit vers l'avant, là où il y avait le moins de monde. « **Les autres vont se bousculer, dit-il, toi, tu auras le choix** ». C'était vrai mais

en **première**. J'avais effectivement le choix et, avec la permission d'une **très jolie jeune femme** qui occupait la place fenêtre, je m'assis à côté d'elle. Elle portait un tailleur léger, de bonne coupe, se tenait un peu de

biais et offrait à la vue, sans aucune provocation, **de superbes cuisses fuselées, bronzées comme il faut et terminées par des genoux intelligents.** Je comptais fermer les **yeux** pour me reposer pendant le trajet mais je ne sais pas pourquoi, je les gardai **ouverts.** Bien m'en prit. Des contrôleurs avaient déboulé dans le compartiment, ils prévenaient que les « **coucous** » devraient déguerpir et qu'ils



repasseraient dans une demi-heure.

La jeune femme leva un œil de son livre : « **j'ai un billet de seconde** » dit-elle « **et vous ?** ». « **Moi aussi** » répondis-je. Nous étions plus victimes que fautifs et seulement réunis par un coup du sort. « **Qu'est-ce qu'on fait ?** » me demanda-t-elle, comme si j'étais un chef de bande. « **On reste** » soufflai-je dans un murmure

coupable. Elle acquiesça, me fit **un sourire craquant**, se replongea dans la lecture et moi, je me replongeai dans le spectacle que seule la conversation avait interrompu. Le hasard venait de faire de nous des sortes de **complices**

Quelque temps après, la jeune femme se leva, s'appuya un peu sur mon épaule, me dit de ne pas bouger, me frôla **délicieusement**, une fois dans le couloir, m'avertit « **qu'elle allait aux nouvelles** » et, en attendant elle me confiait ses affaires. Je surveillai donc ce qu'elle avait



laissé avec la férocité d'un chien de garde tandis que le compartiment se vidait de ses **voyageurs illicites.** Lorsqu'elle revint de chez les contrôleurs, elle m'annonça quelque chose de **burlesque et joyeux** à la fois : « **ça y est** » me dit-elle « **moi, c'est un peu spécial, j'ai un abonnement, c'est deux fois rien mais ça met les contrôleurs en confiance.** J'ai dit que je voyageais avec mon mari, que mon mari avait souffert de la grosse chaleur, que nous étions installés là-bas en première...ils ne m'ont même pas laissé terminer, m'ont dit que c'était bon...nous sommes donc tranquilles jusqu'à Paris »

Nous fûmes donc un **gentil petit couple**



de circonstance. Elle était plongée dans son roman et moi, partagé entre le paysage qui défilait, la lecture du « **canard** » et

les **jambes** qui étaient toujours aussi belles. De temps à autre elle buvait une gorgée de coca. Nous devisions aussi ; nous n'étions pas encore **un vieux couple qui n'a plus rien à se dire.** Dans un élan **d'échangisme,** nous échangeâmes même nos lectures et après qu'elle eut terminé sa bouteille, je l'emmenai au bar qui était la seule destination honnête que je pouvais lui proposer. Nous retrouvâmes nos places, elle me dit que le temps avait passé en un éclair et que sa fille l'attendait gare de Lyon. On m'attendait aussi, pour un **anniversaire citadino-champêtre,** dans un jardin sous un ciel étoilé. Elle m'embrassa dans la chaleur étouffante et j'éprouvai une sensation de **fraicheur.** Je fus triste soudain. Sans raison précise. Elle me fit un dernier petit signe de la main et nous partîmes vers des nuits différentes.

Métro. Douche. Taxi inespéré. **Plaza enfin. Emmanuel,** Aurélia, Benoist, sa femme, Julie, Gaële, **Marilou,** m'attendent autour d'une table ronde et il y a une

chaise vide entre la fille très élégante et le père pareil à lui-même. Je n'ai pas faim et la seule chose que je prendrais volontiers,

c'est une **douche froide.**

Champagne de marque qui requinque et redonne goût à l'existence.

L'appétit

revient un peu. Petites choses qui craquent sous la dent. Soupe miniature, mystérieuse et froide – celui qui trouve que c'est du **concombre** a gagné – Grande salade et grande difficulté à s'y retrouver



et à ne pas s'asperger d'huile. Petites soles cuites comme des grosses. Glace excellente. Café divin. Minuit ; silence s'il vous plait, les **émirs dorment.** Sur le trottoir du Plaza des badauds sont agglutinés devant une affreuse voiture jaune qui a du coûter affreusement cher, immatriculée dans les Emirats et chaperonnée par une armoire à glace au crâne rasé. Retour à pied en compagnie de **Julie.** 2

heures du mat ; je mets Julie sur un vélib et bon vent. Ascenseur en panne. **Sept étages à pied.** Chaleur de feu. Tête en feu. Appartement qui ne l'est pas moins..



Je venais de passer **2 jours de rêve** dans



la maison de **Constance et Benjamin**. J'avais retrouvé **Rosalie**, perdue depuis la rue Saint Denis et fait connaissance de la délicate et souriante **Pénélope**. 2 jours d'altitude (300 m) dans un paysage arboré d'amandiers, de figuiers, au milieu de pins centenaires avec l'horizon ouvert à l'ouest et le soir sur la terrasse, la vue **d'Aix illuminée**. La ville était à nos pieds, la terrasse tiède sous nos pieds nus, la douceur et la senteur de l'air étaient délicieuses, le poulet de Constance fondait dans la bouche, le rosé apportait sa note de fraîcheur, Rosalie s'était arrêtée de dessiner, nous bavardions, **c'était le bonheur**.



Les calanques nous attendaient à moins d'une demi-heure. Le 30 juin, les hordes nordistes n'avaient pas encore déferlé et nous avions envie pour déjeuner d'une petite friture, de vin frais, de rochers et de

pins parasol au bord de la mer. J'avais le souvenir d'un roman de **Cendrars** où il se réfugiait du côté de la **Redonne** à cause du caractère sauvage des lieux, des chemins impraticables, de l'inaccessibilité des caboulots.

Les temps ont changé, les villas se sont glissées un peu partout mais dans cette partie de l'Estaque les routes sont toujours étroites et, même rabotées, les pentes encore raides. Malgré le GPS que notre insouciance et le soleil rendaient fou, nous nous perdîmes plusieurs fois et il fallut l'entêtement de Benjamin et la collaboration d'une dame âgée pour que nous finissions par arriver au terminus de



Niolon où des automobilistes mal élevés avaient déjà pris toutes les places. Nous finîmes quand même par piquer une petite tête dans la **Grande Bleue** après avoir été servis en terrasse par un costaud aux bras de catcheur et, selon Benjo, à la sexualité approximative et aux mœurs indéterminées : « **une loute !** » trancha-t-il. Retour à la maison et arrêt chez un propriétaire récoltant après avoir frôlé la panne d'essence. Le soir dîner à **Aix sans Constance**, retenue à la maison par **Pénélope**. Aix – Niolon bis pour le stationnement – transformée comme pour un repas aux chandelles avec des **terrasses agrandies** aux dimensions des places, des jets d'eau, des fontaines

partout, des arbres colossaux, des immeubles et monuments qui portent, magnifiques, le poids de l'âge. Aix enchanteresse. Dîner chez les « **Philosophes** » : agneau confit de grande qualité arrosé d'un excellent vin rouge « **la dame blanche** ». Bouteille bu jusque'à la dernière goutte.

Le lendemain 1^{er} juillet, seconde visite en moto du joli petit magasin bleu et départ pour **Vauvenargues** – souvenir de Picasso – en décapotable. Déjeuner

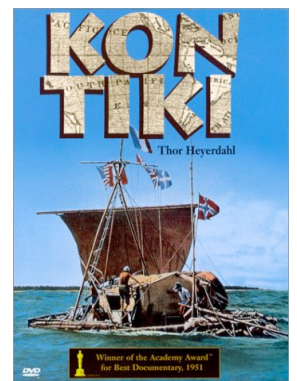


simple mais de bon goût accompagné d'un rosé servi dans une bouteille aux cent couleurs. Retour par le barrage de Bimont et **enfin, enfin, enfin la Sainte Victoire**, le cône magique tant de fois peint par Cézanne et si rare dans les musées français.

Ma compagne possédait à **Mougins**, route de **pibonson**, un vieux mas « **la Bigarade** » et nous y allions à peu près 3 fois par an : l'été, en entier pour elle, en partie pour moi, **au moment du festival de Cannes** et puis souvent quand l'envie nous en prenait, **l'hiver pour les amandiers en fleurs**, pour les feux de cheminée, **l'automne pour profiter**

encore de l'été qui ne voulait pas finir. J'avais donc longé des dizaines de fois le massif de la **Sainte Victoire**, je m'étais toujours promis de m'y arrêter, de visiter l'abbaye du **Thoronet**, mais à ce moment-là le parfum de l'écurie était le plus fort, nous étions pressés d'arriver, nous avons toujours vu défiler **la Sainte Victoire**, nous ne nous sommes jamais arrêtés.

Je me suis enfin arrêté. **Mougins**, c'était fini depuis longtemps. **La Bigarade** n'existait plus que dans mon souvenir et dans les tableaux peints par **Erik Esselberg**, l'explorateur dessinateur de l'expédition du **Kon-Tiki**. Je ne serai plus jamais pressé de retrouver le vieux mas ocre et ses volets verts, **les tarentes du soir**, **la vigne tentaculaire de raisin rose** qui ombrageait la terrasse, **le mimosa**, **les lauriers**, **la bougainvillée** sur le mur de la petite chapelle, **les sorcières**, **le gazon verveine**, **le jujubier**, **les plaqueminiers**, **le grand saule** qui transformait les premiers rayons du soleil en lumière verte. Il y avait aussi les abricots, les prunes, les grosses cerises. Et plus haut les terrasses d'orangers, de citronniers, de pamplemoussiers et le bassin, l'eau de la **Siagne**, **les rochers baignoire**, **les bambous**, **les figuiers centenaires** aux branches basses et énormes et plus haut, là où la mer apparaissait et où la vue s'étendait du mont Vinaigre jusqu'aux îles de Lérins, **le grenadier géant** que sa floraison incendiait. Et



encore « Lulu » et ses poivrades cueillies du matin, Francine, ses farcis et son pistou, les câpres récoltés le long des chemins, les salades chapardées dans la nuit et Buffalini, le vieux jardinier qui nous quittait quand on se levait et avait toujours la même formule ensoleillée : « Ah ! Madame Brigitte, ne vendez jamais, ici c'est mieux que le paradis »

Je venais de retrouver une autre sorte de paradis. **Bibemus** ! Le magnifique chemin plein du souvenir de **Cézanne**. Le cabanon où il avait peint sa chère **montagne Sainte Victoire**, là où la lumière et l'ombre étaient devenues bleutées. **Les chefs d'œuvre** étaient partis vers Cleveland, Kansas city, Philadelphie, Baltimore, Bâle, Saint Petersburg ; les chefs d'œuvre s'étaient envolés mais la montagne aux mille couleurs se dressait toujours au-dessus **du barrage de Bimont. Bibemus**, les pins, la carrière, le cabanon, les rochers rouge orangé, le



cubisme à l'état brut, c'était un bain de jouvence et un plongeon de plus d'un **siècle** dans le temps. A **Bibemus**, on se trouvait au **cœur et au-dessus d'Aix**. On survolait la ville, on s'y posait quand on voulait et le soir en quelques minutes c'était de nouveau la fraîcheur de l'altitude. S'il n'y avait pas eu les contraintes de la vie en société, on aurait pu ignorer la ville, se contenter de l'air pur, de la forêt, des fleurs et des petits oiseaux. Tout à l'heure il faudrait partir pour **le train de 16H18**, quitter cet

endroit privilégié. Je m'emplissai une dernière fois les yeux de tout ce qui me tombait sous la vue et après, dans le bouillonnement du chaudron ou sur les interminables tapis roulants des aéroports, **il serait toujours**

agréable et rafraîchissant de s'en souvenir.

Le 6 juillet 2010